

Très chère *zia Rosa*,

Je t'écris cette lettre pour apaiser mon âme et pour mon salut. Ne vas-tu pas finir par me faire une signe, maudite *befana* ? Pardon, je m'emporte. Mais c'est que j'ai tant besoin de toi. Maudite, tu l'as été. Et tu peux me sauver du même destin. Les vieux de Manarola disent que la *Rusca* est en moi, que ton esprit coule dans mes veines et qu'il faudrait l'exorciser. Oui, j'ai eu le malheur de naître le neuvième jour après ta mort, le jour où l'âme quitte le corps pour se frayer un chemin vers le Très-Haut. Mais toi, *zia*, tu t'es attardée, rongée par la haine des tiens et de tous les vivants. Tu n'avais pas dit ton dernier mot, n'est-ce pas ? Tu avais encore à t'exprimer sur cette terre. Cette terre, et cet homme que tu as chéri et qui ne te l'as pas tellement rendu. Alors tu as survolé mon berceau comme les fées, tu m'as regardée droit dans les yeux, puis tu t'es engouffrée dans mes naseaux et t'es logée dans ma substance. Je te porte depuis ma naissance, et c'est si lourd, *zia*, un tel fardeau. J'implore le courage pour avancer. Et je suis courageuse, tu sais. Tous les jours, je vais sur les sentiers, de village en village, vendre mes savons à l'huile d'olive parfumés aux figues de Barbarie, dont moi seule connais la recette. Je les vends au marché, et aussi dans les magasins. C'est ainsi que j'ai rencontré Silvio, à la marina de Riomaggiore. C'est un pêcheur de Genova. Il vient ici une fois par semaine. On se retrouve dans une petite crique de Corniglia et l'on s'y enlace la journée entière. Si tu voyais mon Silvio, quel homme. Les yeux sombres et luisants comme des olives, les lèvres charnues d'un fruit gorgé de soleil, et sur sa peau le goût salé de la mer. Il me dévore comme le feu contre la bûche, je brûle de désir et je me consume de l'attendre. Je voudrais qu'il m'emmène loin de ces villages maudits où tout le monde me croit folle. Je voudrais qu'il me prenne sur son bateau et ne plus jamais le quitter, être son mâ. Je sais que tu n'as pas eu d'enfant, *zia*, que ton ventre était aride comme une terre sans humus. Malgré tes charmes et ta beauté divine, rien n'a voulu s'enraciner, pauvre de toi. Et mon père a fini par épouser ta sœur. Je sais que c'est le destin que tu me réserves, ainsi je n'appartiendrai jamais à mon Silvio. Mais je t'en conjure, *zia*, par tous les saints, je ne suis pas responsable. Fais de moi une mère et ton âme pourra enfin se libérer de sa pesanteur terrestre.

Ta nièce qui t'implore. *Hortensia*.